

l'entendant parler de ses hommes, de son pays, de son royaume ; elle s'en considérait déjà la maîtresse.

Voici quel fut le résultat des laborieuses négociations entamées entre Yu-Man-Tzé et les mandarins, depuis deux mois. Au mois d'août Yu-Man-Tzé avait accepté les conditions, mais les notables chargés de régler les conditions de la paix voulurent le forcer à demander 40.000 taëls qu'ils se partageraient ensemble. Yu-Man-Tzé fut froissé de leur rapacité et refusa alors de traiter. Une seconde fois Yu-Man-Tzé avait encore promis ; le jour était fixé où l'on devrait me livrer aux mandarins, mais les fauteurs de la révolution veillaient ; ils brûlèrent secrètement l'oratoire de Long-Chouy-Tchen, puis persuadèrent facilement au Yu-Man-Tzé que toute paix était désormais impossible et qu'il ne sauverait plus sa tête qu'avec une forte armée et après plusieurs victoires remportées sur les troupes impériales. Pour le succès, personne n'en doutait. Yu-Man-Tzé, le favori de Lai-Kouan-Pou-Sa, était invincible.

Yu-Man-Tzé n'avait jamais eu la pensée de me rendre ; il voulait sa vengeance et toutes les promesses faites aux mandarins n'étaient qu'une ruse pour avoir le temps de rassembler des gens et acheter des armes. Etre constitué chef de révolte flattait trop la vanité de ce porteur de charbon pour qu'il pût songer à faire la paix. Si, par hasard, Yu-Man-Tzé avait cédé aux sollicitations des notables, voici quel était le plan des Poulannais : me massacrer sous les yeux des mandarins qui devaient venir me chercher à Long-Chouy-Tchen et, s'ils n'avaient pu réussir, déposer secrètement plusieurs centaines d'hommes sur la route que je devais parcourir et m'enlever de force. Yu-Man-Tzé, alors, était bien obligé de se déclarer en rébellion ouverte.

Yu-Man-Tzé cachait ses plans et disait partout qu'il n'en voulait qu'aux chrétiens. Les Poulannais et autres étaient plus explicites. « Ce n'est pas uniquement pour tuer des chrétiens que nous sommes ici, disaient-ils ; si nous n'avions eu d'autre but, nous serions resté tranquilles chez nous. Nous sommes ici pour nous révolter ; la révolte aura lieu et nous saurons bien y contraindre Yu-Man-Tzé. » Et dire que c'était entre les mains de ces gens, rebut de la société et écume de toutes les provinces chinoises que Yu-Man-Tzé m'avait confié. C'étaient eux qui étaient chargés de me garder et de prendre soin de moi. J'avoue que jamais homme ne fut mieux gardé, mais les soins qu'ils me prodiguaient ne leur coûtaient guère de peine : un peu de viande préparée à la graisse, un bol de riz sec, un verre d'eau et c'était tout.

C'était chez eux que se faisaient toutes les délibérations ; c'était au chef de cette bande, Tien-Yu-Long, que les chefs de la franc-maçonnerie venaient communiquer leurs plans et les ordres qu'ils avaient reçus de leurs supérieurs ; on ne se cachait pas de moi, pour tous, j'étais un homme perdu et qui ne devait jamais sortir de captivité ; aussi pouvais-je tout entendre. Quelles âmes viles et basses ! tous les moyens leur étaient bons — vols, assassinats, calomnies — ils ne reculaient devant rien, le tout était de réussir. Ce que je vous dis là n'est que la pure vérité, je n'invente rien.